

Bertrand Serra

# Fils



Bertrand Serra

Fils

© Bertrand Serra, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1239-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de Lotte Witte, Ruth Hempel, Margret Zimmerman et Ruth Barswinke.

À Gipsy Bouglione, qui perpétue cette lignée.

« Bien sûr, nous ne parviendrons jamais à nous envoler,  
mais il en va de notre survie d'en nourrir le rêve » (Antoine de Galbert)

# **I - POUR SOLDE DE TOUT COMPTE**

Tout a commencé peut-être en octobre 2015 par un rêve qui sortait de l'ordinaire. Il faut dire qu'à l'époque j'étais entré dans une zone tourmentée de mon existence. Ma compagne, traînant sa valise d'une main, mon fils de l'autre, m'avait quitté six mois plus tôt, un jour d'avril où les bourgeons étaient sur le point d'éclater. Je ne voyais plus Léo que deux fois par mois. Il ne me manquait pas vraiment. Je n'avais pas l'étoffe d'un bon père, attentif et pédagogue. Je ne me disputais plus avec sa mère (une femme remarquable dont l'humour n'était cependant pas la qualité primordiale) qui, pour cause, cessa alors de me harceler sur mon peu d'aptitude et de motivation quant aux choses du quotidien. On ne peut pas dire cependant que je n'étais pas dans mon assiette. J'avais trouvé sans peine une espèce d'équilibre. Mais elle était si profonde cette assiette (j'ai toujours eu bon appétit), que, sans même m'en rendre compte, je ne voyais plus rien, comme assis au fond d'un puits, n'attendant peut-être qu'un peu de lumière et qu'un incident, même malheureux, ne survienne. Bien sûr, je n'ai rien vu venir. Et au final ça m'est tombé dessus, littéralement, comme une bouse bien fraîche sur une coccinelle chinoise.

Concours de circonstances peut-être, je ne sais toujours pas, les raisons dans la vie sont toujours un peu hasardeuses. Je travaillais alors pour un groupe de presse. J'y vendais des espaces publicitaires, page, demi-page, quart-de-page si vous y tenez, mais vraiment votre visibilité s'en trouvera bien réduite. C'est à vous de voir. Silence. Il m'avait fallu trois ans pour apprendre à mentir sans sourciller, à mettre ma naïveté sous éteignoir. Mon n+1 (appelons-le Pollux) nourrissait une conception plutôt fruste et convenue du pouvoir, assez proche au fond de celui qui gouverne une meute – disons que nous nous observions, en chiens de faïence. Ça ne se passait pas très bien. Ça ne se passait plus d'ailleurs. Il voulait de l'adhésion. Je n'adhérais pas (je n'ai jamais été très adhésif). Il m'écœurait. Mes collègues, à force de parler foot (quelle était la meilleure équipe, pourquoi, comment ?) et opérateurs téléphoniques (quel était le meilleur forfait, le meilleur smartphone, pourquoi, comment ?) m'ennuyaient. Je mangeais le plus souvent seul ou avec Charlie. Et je vivais sans m'en rendre compte dans une sorte de mauvaise humeur permanente, grognant, levant à peine les yeux de mon ordinateur et les pieds pour marcher.

On peut avancer sans crainte d'exagérer ou de broder que je végétais, à la manière d'une plante recluse dans un placard – pis : d'une plante en PVC dont les feuilles recouvertes de poussière ne clinquent même plus. Une plante qui ne grandit pas, qui ne respire pas. J'avais besoin de lumière, d'air, de gaz carbonique même, d'une terre pour m'abreuver. Bref : besoin d'entrer dans un rythme véritablement végétatif. À la manière d'une plante encore, qui absorbe dès la nuit tombante de l'oxygène, je ne respirais pleinement qu'en soirée, quand j'allais boire des coups avec des amis, assez en tout cas pour donner un peu de jeu à l'enchevêtrement de fils qui se nouait lentement dans ma poitrine et qui s'y lovait comme une anguille, tout en restant insaisissable. Une petite voix me susurrail continûment, « Bébert, tu déconnes à plein gaz, ressaisis-toi ! », mais rien ne changeait. Peut-être fallait-il que j'aille jusqu'au bout du processus. Pourrir tout à fait, redevenir graine, poussière, renaître : d'habitude, à part celle de la plante qui m'est chère, les métaphores ne me valent rien. Tout le monde aura compris qu'il n'y aura pas de phénix dans mon histoire. Et on peut sans guère se tromper non plus parler de désertion.

C'est par le sommeil que je finis par trouver mon salut.

Mes nuits devenaient alors de plus en plus agitées.

Parmi tous les rêves qui venaient les polluer, une séquence revenait fréquemment. Pluie torrentielle, rivière en crue, égouts qui débordent, océan dont le niveau monte – peu importe, ça finissait toujours de la même manière : l'eau s'infiltrait dans la maison, s'étendait, doucement (la montée des eaux était toujours lente et hypnotique), et finissait par entrer dans mon lit ; elle se faufilait entre mes pieds, se glissait en moi, puis, comme dans une prison étroite, s'y lovait, s'y pelotonnait, courbe comme le temps qui nous cloue parfois au présent – courbe comme ce temps qui me dévorait, sans me laisser une once d'espace.

Je ne me retournais pas. Je ne me projetais plus.

Il fallait que ma vie change.

Inévitablement, avec toute cette eau, je me réveillai un matin sans pouvoir me lever, coincé, cloué, perclus de rhumatismes.

Au bout de quelques minutes, je finis par me résoudre à appeler Pollux (qui grogna qu'il attendait mon justificatif), mon médecin traitant (je décrochai miraculeusement auprès de son assistante un rendez-vous dans la soirée), puis un ostéopathe (qui était sur répondeur), avant de me rendormir.

Mon médecin, une femme délicieuse dotée d'une chute de reins qui valait celle du Zambèze, m'arrêta pour la semaine.

C'est du bois votre dos, me lança le surlendemain, presque à brûle-pourpoint,

l'ostéopathe, un vieux mec flanqué d'un catogan et d'une barbiche grisonnante. Le plus étonnant est que vous arriviez à marcher.

Je lui rétorquai que je ne sentais rien. Que je n'avais pas encore l'âge de sentir mon corps, qu'il était en somme comme une machine qui n'avait jamais failli et dont je ne doutais pas.

La semaine passa sans que ce surplus soudain de temps (qui certains après-midis se révéla pourtant d'une élasticité remarquable) ne me lasse.

J'en profitai pour dormir et vaquer à quelques tâches administratives qui ne pouvaient plus attendre (payer par exemple quelques factures, non je n'étais pas mensualisé, avant que tout soit coupé).

Le samedi soir, je rêvai de nouveau. Le dimanche idem. Même rêve, même châtiment : le lundi matin, immobilisé, paralysé. Dans l'impossibilité de me lever. Je n'appelai personne, ni Pollux ni mon médecin. Même aujourd'hui, je ne saurais vraiment dire pourquoi. Je respirai simplement profondément, sans savoir que faire, dans un état de passivité absolue et comme détaché de tout, attendant que quelque chose se dessine. Passèrent successivement dans mon champ de perception les talons d'une de mes voisines, le moteur de sa voiture, puis le billet d'humour d'une chroniqueuse radio – je n'esquissai pas l'ombre d'un sourire, même intérieur ; un peu après 8 heures, le son d'une notification Facebook, puis quelques minutes plus tard une sonnerie de cavalerie - ma mère, qui ne laissa pas de message, mais rappela dans la foulée. Je ne bougeai toujours pas.

À 8 h 18 précises, alors que plié en deux je me trainais pour aller pisser, se profila dans la baie vitrée, panier à la main, canne à pêche sur l'épaule, la silhouette de Rafigros. Sans un seul instant d'hésitation, j'enfilai péniblement mon jean fétiche (élimé et feutré comme un doudou), une chemise épaisse et un gros pull, il faisait vraiment froid, et je filai, ployé bien entendu, à la manière d'un vieillard, sur le point même de ramper parfois (non, pas à la manière d'un GI), mais je filai, sur le sentier qui mène à l'étang des Houillères.

Comme je l'avais deviné, j'y retrouvai Rafigros, qui tirait sur son clope comme s'il siphonnait un trois-tonnes, mais qui ne pêchait pas. On ne pêche pas en plein hiver.

— Tu fais quoi alors avec ta canne ?

— Je la sors. Je la balade. Elle a besoin de prendre l'air.

— C'est ça. Fous-toi de ma gueule.



— Mais non ducon. Je m'entraîne au lancer.

— Génial.

— Ben quoi, y en a qui s'entraîne aux coups francs ou au lancer de balle. Je m'entraîne moi au lancer de canne.

Fallait-il que je fuie la solitude : malgré mon lumbago, je m'entraînai moi aussi au lancer de canne. Il me fallut une heure au moins – sans risquer de me blesser ou d'éborgner Rafigros - pour en sortir un à peu près correct. Je passai ensuite l'après-midi avec lui, dans son cellier, à vérifier ses lignes et compter ses hameçons. Sa compagnie m'empêcha de cogiter. Le mardi matin, je m'enfuis très tôt de la maison, pour aller flâner dans Paris, du côté des Halles, de la place Saint-Michel puis de la gare Montparnasse. J'ai toujours aimé les gares. Puis je passai la soirée chez Sami, à jouer à *Far Cry Primal* puis à *FIFA*.

Je n'y allai pas non plus le lendemain. Abandon de poste. Je ne prévins pas. Je n'avais pas même l'envie, ni le courage (ou l'instinct de survie) de me faire porter pâle. Un ressort – le ressort qui vous tire de lit le matin, celui qui vous fait suivre des rails, celles du RER bien sûr, et celles qu'on a tracées pour vous il y a bien longtemps - s'était brisé, net (j'avais dû donner un moment, je ne sais pas quand, un coup un peu trop sec). C'est comme si mon ombre me clouait au matelas à la seule idée de me lever, de me raser, de m'habiller, de boire un café, de me peigner – bref de me préparer.

Trop de é.

Mon ombre n'en pouvait plus. Elle venait de prendre le pouvoir.

Je décidai de me laisser pousser la barbe.

Je n'y retournai toujours pas le surlendemain (on était jeudi). Je n'appelai toujours pas. Pollux tenta de me joindre plusieurs fois, je ne répondis pas. N'écoutai pas ses messages. Je finis même, moi le frénétique de WhatsApp, moi le roi des invitations à tout-va, par divorcer de mon portable, le laissant pantelant entre deux rangées de livres dans les toilettes, ne le consultant que trente fois par jour tout au plus.

Je n'y allai pas de toute la semaine. Sans que rien ne se passe. Sans que je prenne de décision. Et sans que je sache vraiment pourquoi.

Je passai le week-end à visionner les deux premières saisons d'une série débile, tout en buvant du whisky et en grignotant des cochonneries.

Le lundi matin, je me levai tard, sans mal de dos. Je restai la journée à flâner dans mon vieux jean.

C'est à ce moment, alors que se profila l'irrémédiable, que quelque chose se déplaça.

La peur pointa, se dressa, de toute sa hauteur, se haussa même sur la pointe des pieds, au point de me dépasser. Une ombre. Plus même qu'une ombre, une menace qui plane au-dessus de vous, à la manière d'un nuage arrogant, d'un dragon endormi, d'un vieux mot d'ordre. Clodo, disait la voix, chevrotante et pleine d'emphase, tu finiiiiiaaaaaa clooodooooo...

Je la portais le jour comme une arrière-pensée, une appréhension, comme pris de l'intérieur par une structure étrange, molle, qui ne vous entrave pas, ne vous contraint pas, mais vous occupe.

La nuit, je rêvais de nouveau abondamment. Mon sommeil dégueulait de rêves. Je me réveillais quatre, cinq fois dans la nuit, criant, suant, gesticulant. Je me pétrifiais. L'ombre prenait tout le champ. Un abîme s'ouvrait. Je roulais jusqu'à l'aube, suant, au bord de cet abîme. J'imaginais ne plus jamais trouver de travail, mes ressources s'amenuisaient, j'hypothéquais la maison (qui ne m'appartenait pas), puis tombais dans la misère, bientôt sans toit, réduit à l'errance, devenant peu à peu une de ces loques avinées, écorchées, qui vautrées sur une bouche de métro n'ont plus même la force de quémander. Je mourais, seul, rongé par l'alcool, le froid et les maladies de peau, sur cette même bouche, sans que quiconque ne me vienne en aide.

Vous l'avez sans doute compris, cette désertion allait envers et contre toute mon éducation. Je ne savais pas alors que j'étais en train de me débarrasser de cette vie, de ce travail, d'une partie de mon passé, et de cette voix qui me disait que je finirai clochard.

Je mijotais dans ma peur et ma culpabilité quand, le mardi soir – ça faisait alors un peu plus de deux semaines, dont une non justifiée, que je ne m'étais pas rendu à mon travail - j'aperçus la Modus de Charlie se garer devant la maison. Je compris sur le champ ce qu'il était venu faire : remobiliser les troupes. Me servir son prêchi-prêcha, me responsabiliser. Me sauver tant qu'il était encore temps, moi le déserteur. Il avait parlé à Pollux. J'étais finalement un bon soldat, un bon petit soldat, et c'est certain, dans tous les cas, un bon commercial. Je pouvais revenir. Réintégrer mon poste. Clore une parenthèse que tout le monde oublierait. Ils fermeraient les yeux. Tu ne peux pas tout laisser tomber. Tu comprends, des années de bons et loyaux services, ça se monnaie. Merde ! Négocie au moins la rupture conventionnelle !

Je le laissai parler. Je ne savais alors que lui répondre, sinon que je préférais ne plus travailler. Ne pas négocier. Ne pas fermer cette parenthèse. Que quelque